



partition
lampe de poche
métal
bambou
chariot
pain
transpalette
ordinateur
flan
local
plan
brocoli
scie-circulaire
poubelle
lu
planche de bois
international
oser

Dehors, la grisaille automnale décline son spectre couleur parpaing : humide, détrempe, gris pluie... L'air est empli d'eau, il tend à l'hiver.

L'Usine est un lieu industriel dédié aux théâtre itinérant-arts de la rue. Il en va de certaines associations de mots comme autant d'oxymores : industrie de l'art.

Entre champ agricole et zone industrielle ponctuée d'enfilades de bâtiments en ossature métallique, l'Usine affiche sa jeunesse à l'aune de la peinture fraîche de ses bâtiments. Le chantier a été achevé il y a peu et parmi ceux qui le pratiquent, tous n'ont pas forcément leurs repères. Les locaux sont plus grands que les précédents, leur conception bouscule les usages. Après des années d'utilisation parfois inconfortable et restreinte, les habitudes sont à redimensionner dans ce nouveau territoire d'expérimentations multiples.

Un brin d'imagination et ça sent encore la peinture qui colle aux doigts apposés aux cloisons, et laisse quelque éraflure colorée au tissu d'un vêtement...

De rares éclats de soleil traversent parfois les baies vitrées de la cantine. Ici, il fait chaud. Ça sent la cigarette et le repas de midi qui mijote. La journée a démarré il y a peu et après le café du matin, chacun a rejoint son territoire, ses locaux, son chantier.

sucre blanc
parcours
téléphone
cantine
fromage
proximité
yourte
éponge
escalier
femme
décor
automobile
vin
peinture
café
bureau
histoire
international
électrique
pinceau
machine
casque
arbre
chien
intermittent
guirlande
régie

Lieu de passage, la cantine est centrale. C'est l'endroit qui fédère, qui bruisse et s'agite au fil du temps, des repas, des pots. Embrassades du matin, nouvelles des uns prises par les autres, café et cigarettes, mise en train, retrouvailles, allées et venues, et puis chacun s'égaille dans les ailleurs. La cantine redevient calme, presque tranquille, pendant que plus loin on bruisse différemment.

Il semble que se pratique ici une sorte de détachement. De mise à distance. Des gens de loin séjournent puis s'en vont tout tranquillement, sans effusion. Est-ce la force de la route si souvent tracée, des chemins empruntés au fil de tournées successives qui permet cela ?

À l'arrière du camion qui rentre de tournée, entre les étagères tendues sur les côtés, remplies de matériel divers, se trouvent Pot au lait, Planche de bois, Feuille de métal, Simple pédalier. Au fond, vers le cul du camion, Statue bras en arrière surveille la route à travers les anneaux de la bâche tendue sur la remorque. À l'autre extrémité, Cheval bleu est ficelé dans une stalle.

Les éléments de décor trouvent le temps long. Une dispute survient.

FEUILLE DE METAL — On a quitté Caen, mais quand c'est qu'on arrive ?

POT AU LAIT — Tourne-la Feuille ! On n'entend que toi et même plus le bruit du moteur !

FEUILLE — Moi qu'un pneu tu veux dire. (Insistant lourdement) Moi qu'un pneu, mais le camion quand même...

PLANCHE DE BOIS (moutarde qui monte au nez) : Mais si Caen t'aime, t'avais qu'à y rester !

FEUILLE — Oh mais vous deux, mais qu'est-ce que vous êtes rigides dans vos têtes. (Énervée) Évidemment Caen m'aime et Caen me l'a bien fait savoir...

PLANCHE (décoche un tir) — Ça va, ça va, c'est pas parce que tu es un élément visible du spectacle qu'il faut te la péter aussi, hein ?

POT (creux comme une barrique fuyante) — Et nanana, et nananère. Pff !

SIMPLE PEDALIER (accent britannique, intervient avant que ça ne dégénère, ce qui semble bien parti !) — Et qui veut faire une scopa ?

POT — Moi, bien volontiers Simple.

PLANCHE — Oui moi aussi, je suis partante. Je vais proposer à Cheval bleu de se joindre à nous.

gestion
thé
acrobate
simple pédalier
réunion
carnet de croquis
costumerie
bus
cheval
accumulation
cirque
bidon
story-board
camion
usineur
mise en scène
collectif
improvisation
écriture
panneau
thé vert
percolateur
partage
alimentation

Avec mon cahier, mes stylos, je me fais l'effet d'être une bête bizarre. J'observe tout autant que je suis observée. Y a-t-il des ponts entre les arts ? Le langage serait-il une passerelle qui permette la mise en relation d'être humains que leur imagination retranche parfois loin dedans, sous d'infinies protections de l'âme ?

Mais, qui écrit à la main à l'Usine ? Qui utilise papier et crayon ? Le théâtre de rue ou d'écran naît-il de carnets de notes à l'instar de romans, d'œuvres théâtrales, de films ? Mais, quel écrivain aujourd'hui passe par le stylo ? Qui laisse sa pensée errer au fil de la calligraphie ? Qui donne à son esprit le temps de se traduire en mots de sens, loin de l'urgence et de l'agitation des doigts au clavier qui, s'il double la capacité rédactionnelle, urge le geste. Plus de ratures, plus de cheminement visible, sans machine dédiée à suivre les modifications qui teinte, de bleu ou de rouge, la mesure du changement apporté.

Un peu de neige se mêle à la pluie. Dehors, le gris est moucheté, le gris blanchit. Il embellit. Il est assorti aux murs d'ici.

Les membres du collectif de l'Usine sont près de quatre-vingt-dix. Moi qui ai parfois de la peine à m'accorder à moi-même, je me demande bien comment on parvient à travailler en étant si nombreux. Chapeau ! lézard de la rue.

Douze heures trente. Ceux du collectif comme ceux de passage commencent à se regrouper à la cantine, autour du bar et de l'apéritif. Les voix montent. Le lieu investi résonne de son plein quand le calme et une impression de vide l'habitaient jusque-là. On trinque à l'anis, quelques-uns au vin rouge. On boit du café tiré d'une machine capricieuse. Un verre claque entre les doigts et son contenu file au sol, brûlant, surprenant.

Comment les Usineurs conçoivent-ils ? Story-board, plan, quelques lignes, improvisation, jeu ? Proximité, échange, partage, communauté, source d'enrichissement ? Les uns partagent-ils l'expérience quand d'autres mutualisent ; certains divaguent-ils et en tirent-ils profit quand d'autres se réunissent et notent, relèvent, consignent ?

programmation
steady-cam
dessert
camping
rencontre
figure
gigantisme
salade
circulation
portable
traduction
canadien
fourgon
théâtre
béton
rue
feuille de métal
tourné
enfant



Dire que l'écriture est une friche peu accessible me semble juste. Aux questions qui concernent la mise en mots d'un spectacle, l'un baisse le nez et détourne la question pour dire à sa manière comment viennent les idées ; un autre raconte que chacun s'y met ; un troisième que ce n'est pas son fort.

Je sens le terrain glissant, carrément miné. Les artistes de la rue ont un rapport au langage qui ne me semble pas être celui de l'écriture romanesque. Pourtant, poussé hors les murs des lieux établis, le théâtre d'extérieur traduit la fiction de la vie. Sans doute a-t-il su mettre au point un savant dosage alliant images et mots, musique, acrobatie...

FEUILLE — La scopa, très peu pour moi, ça me soule vos jeux de cartes de mafieux.

PLANCHE — C'est pas parce que c'est un jeu sicilien qu'il est mafieux, faudrait voir à pas tout mélanger Feuille, c'est réducteur à la fin !

FEUILLE — C'est quand qu'on arrive ?

SIMPLE — *Shut your mouth up* Feuille !

FEUILLE (à voix basse) — Oh mais Caen même...

SIMPLE — Chut, tu m'empêches de me concentrer sur la partie Feuille.

POT (vociférant) — Silence, là-dedans ! Y'a des gens qui travaillent ici. Que ceux qui sont à la sieste y retournent, palsambleu, et qu'ils fichent la paix aux autres.

À l'Usine, les standards de la bienséance artistique ne sont aucun étalon. Si on ne mesure pas son imagination au goût d'acheteurs potentiel, il semble pourtant que la liberté de créer commence à sentir le roussi. Les lieux culturels, muant en financeurs, posent des exigences, tentent de normer ce

liberté
pomme de terre
bois
pot-au-lait
eau
bidon
inspiration
rire
vis
caméra
cornichon
ventilateur
rillettes
connection
standard
câble ethernet
poussière
cintres
blouson de ringard
caravane
appartement
pluie
soleil couchant
comptabilité
guinde
malle
huître

qui ne peut pas l'être. Qui oserait, en effet, prétendre qu'un spectacle est bon au seul motif qu'il fait salle comble et qu'un autre ne vaut rien parce qu'il ne draine pas les foules ? La rue du Commerce...

Adapter son univers aux exigences commerciales, à celles de ses financeurs marquerait inéluctablement le début de la mise en péril, la muselière passée à la liberté d'exprimer, celle qui permet de tout envisager d'emblée, sans la mise aux standards du prêt-à-consommer-et-rien-à-ruminer qui entâche déjà une part de la création artistique dite contemporaine.

Feuille boude et tente une sieste. Pot, Planche, Simple tirent une table improvisée et commencent une scopa. Cheval bleu ne peut pas les rejoindre, il est coincé au fond du camion, trop bien attaché.

STATUE BRAS EN ARRIERE (criant à la cantonade) — Encore deux heures et demie de route !

POT (un rien triste) — Ah ! nous voilà à Bordeaux alors. Plus que deux heures et demie, eh bien c'est tant mieux, je suis moulu moi.

La partie se déroule dans le calme relatif du camion. Les joueurs aussi semblent relativement calmes. C'est Simple qui remporte le jeu en 21 points, Planche 18, Pot 9.

Moi, c'est d'une part de rêve dont j'ai besoin. D'univers délirants et porteurs de sens. De mondes que je ne connais pas et dont la rencontre me grandit. J'ai besoin de rire comme de trembler en assistant à un spectacle qui me portera si fort qu'en quittant son territoire, en sortant du chapiteau, j'en conserverai une part à jamais mémoriée, comme une note, une pensée à conserver, une cicatrice à sens. J'aurai nourri mon cœur et éprouvé mon humanité.

L'adulte que je suis parfois devenue aime les histoires sombres et belles, cruelles et lumineuses, fortes et douces, tristes et cocasses, loufoques et indispensables.

Pas d'humanité sans imagination. Pas d'humain sans capacité à rêver, à créer.

table
chapka
rue-balise
chaise
homme
tube
éclat
vivant
lézard
acrobate
portail
rue
écriture
quatorze mètres
affiches
administration
the clash
gadoue
cigarette
musique
salade
automatique
serrure
sourire
contemporain

De ce point de vue, l'Usine est une fabrique à l'éveil, le lieu de la stimulation à grandes proportions, aussi gigantesques que celles de la voie de la création artistique, celle au sens large, à l'esprit ouvert à double battant.

Le financement de la culture est un choix éminemment politique. Dans le spectacle, comme dans toute forme de création, qualité et quantité ne sont ni sœurs jumelles ni siamoises. L'une découle pas de l'autre et si elles œuvrent parfois de concert, si elles sont capables de se fréquenter à bon escient, leur association ne fait pas nécessairement l'art, loin de là.

POT (encore plus triste) — Et puis après, après l'arrivée à l'Usine, le néant, hein... (Son ton monte, il s'énerve). Et après, encore attendre, toujours attendre qu'on veuille bien nous employer à un autre projet, hein !

PLANCHE (amicale et aidante) — Tout va bien, Pot. C'est une fin de tournée. Tu sais ce que c'est : la fin d'une histoire avant l'arrivée d'une autre. Comme d'hab !

POT (s'énervant encore) — Mais je n'en peux plus moi de ce régime infernal. Tu travailles, tu ne travailles plus. Tu travailles, tu attends qu'on te redemande. C'est terrifiant cette vie de clignotant perpétuel, ce vide abyssal.

SIMPLE — Bon, Pot, tu joues encore ou tu nous la racontes jusqu'à Tournefeuille ?

POT (couinant, cette fois) — Mais Simple, c'est peut-être facile pour toi. Moi je n'arrive pas à endurer sereinement la fin d'une tournée où je rentre épuisé, au bout du rouleau tellement j'ai donné, arpenté les routes, parcouru les hôtels et les caravanes variées...

PLANCHE (le coupant) — Et changé de lit tous les jours, puis mangé dans des cantines douteuses, ah oui, ça a de quoi vous épuiser ça tiens ! Je comprends que tu déprimés Pot.

POT (nuançant) — Déprimé, déprimé, faut pas exagérer. Je suis juste épuisé moi.

PLANCHE — Il faut un courage de titan pour rentrer chez soi après tout ce transbahutage et reprendre une vie normale, avant le prochain dérèglement climatique. Une vie de dingue je vous dis !

SIMPLE — Ben oui, sauf qu'on ne sait pas faire autre chose, alors autant continuer à faire ce pour quoi on est doué : donner du rêve, teinter la noirceur du quotidien des autres le temps d'un spectacle, faire grandir l'esprit de nos concitoyens..

Qui n'a jamais vibré d'un mouvement collectif, porté par l'émotion de toute une salle ne sait pas — encore — son incomplétude. Il ne se sait pas inachevé, inabouti.

STATUE (coupant la conversation en hurlant) — Tournefeuille, Tournefeuille ! je vois le Phare. Le quai est proche les amis, préparez vos parachutes ! *Hasta luego ninos, see you next time*, au revoir et au plaisir...

Qui a éprouvé la joie ou son contraire, coulant des larmes de fou-rire à l'instar de tout un parterre, sait à quel point il est indispensable d'en passer par là, entretenant un sens du partage qu'il est opportun, aujourd'hui plus qu'hier encore, de nourrir comme de préserver.

